

Amaury d'Andigné Taillé pour l'illustration

par Stéphanie Leclair De Marco
photos Patrick Iafrate



Amaury d'Andigné porte beau. Émane de lui cette élégance innée que certains êtres arborent sans s'en rendre compte, comme un étendard. Marié à Patricia depuis 2009, père de Quentin et de Bénédictine, dite Bébé, ce chef de famille consciencieux conduit ses enfants à l'école le matin avant de s'installer à sa table de travail. Au printemps de cette année, en complet accord avec son épouse, le quarantenaire (un lion du 16 août 1975) décide d'amorcer un tournant décisif dans sa carrière et de se consacrer dorénavant à ce qui l'anime en permanence : dessiner de toutes les manières possibles.

Au bout de longues discussions avec son aimée et après moult réflexions, ce passionné a donc quitté, avec allégresse et sans regret, sa profession précédente de commercial dans l'immobilier pour une enseigne internationale haut de gamme. Après six années passées dans un secteur où le sens de l'esthétisme occupe aussi une large part, arrive enfin pour lui le temps de la réalisation et de la confirmation ! Une mise en danger qui ne l'effraie pas mais, au contraire, l'exalte.

Pour suivre son chemin de vie, comprendre son parcours de chasseur, saisir d'où lui vient son sens aigu de l'esthétisme, mieux vaut commencer par le début ! Originnaire de Falaise, ville de Guillaume le Conquérant dont il a failli porter le prénom, Amaury est élevé en Basse-Normandie. Une trentaine de kilomètres sépare sa mère, native du Calvados et son père, natif de l'Orne. Le couple n'accomplit donc pas un long pèlerinage pour se former ! Cette région de chevaux, où abonde le gibier à poils et à plumes, se trouve – logique – à la base de l'inspiration de notre artiste qui choisira, plus tard et ailleurs, des modèles dans des sphères variées. Cet aîné de quatre enfants, dépourvu de toute présomption, réagit d'ailleurs avec modestie en entendant cette dénomination : « *Ce n'est pas à moi, mais aux autres de dire si je suis un artiste. Je me considère comme un illustrateur.* »

Son grand-père paternel Hubert d'Andigné, fondateur du parc naturel Normandie Maine, sénateur et président du conseil général de l'Orne de 1967 à 1993, possède un château datant de la Guerre de Cent Ans, avec un vaste domaine de chasse, agrémenté de cinq étangs, où viennent souvent le rejoindre

Dès son enfance, il apprend à apprécier la nature, les animaux et la chasse. Une imprégnation qui ne le quittera plus et inspire ses créations. Depuis le printemps dernier, il a même décidé d'en vivre.



les personnalités politiques d'envergure à l'époque du RPR. Ou, dans un style fort différent, Stravos Niarchos. Amaury raconte d'ailleurs avec amusement une anecdote. Le milliardaire avait offert un couple de cygnes à sa grand-mère en témoignage de bon voisinage. Apprenant que les malheureux anatidés avaient été dévorés par les renards, le mécène, amateur d'arts et de chevaux de courses, lui en offre une seconde paire. À son départ, afin de leur épargner une mort pré-

"Le Singe", une de ses dernières peintures dans son atelier. Et, page de gauche, rêve éveillé d'un nemrod : la "constellation de la panthère". Amaury illustre, peint, dessine... sans limite de techniques pourvu que l'animal soit représenté dans chacune de ses œuvres.

maturée semblable à celle de leurs malchanceux prédécesseurs, ils furent sortis de l'étang et échouèrent dans la volière du domaine. >>

Amaury d'Andigné

Taillé pour l'illustration

Lors de la réalisation de l'œil de son "Singe" à l'huile; en dessous, une frise animalière murale à l'acrylique dans une des chambres de son appartement; et, ci-dessous, un "Renard" au pastel presque achevé.



Mais revenons au sujet même de cet article. Dès les 8 ans d'Amaury, son père lui explique le maniement des armes et l'emmène chasser, car le garçonnet, qui ne cesse de dessiner tout ce qui l'entoure, manifeste déjà un intérêt marqué pour cette pratique. Amaury se souvient d'avoir, au même âge si tendre, appris à plumer sa première mésange, puis à 10 ans, à vider ses canards. Il obtient son permis de chasser à 16 ans: « *Mon premier fusil fut un calibre 12, rustique mais très précis et très costaud dont je me sers encore même si ma collection d'armes s'est largement agrandie depuis.* » Dans la foulée, comme la plupart des êtres avides de liberté, il décroche son permis de conduire. Pendant les grandes vacances chez ses grands-parents, tout au long de son enfance puis de son adolescence, se développe son sens de l'observation dans un environnement qu'il affectionne.

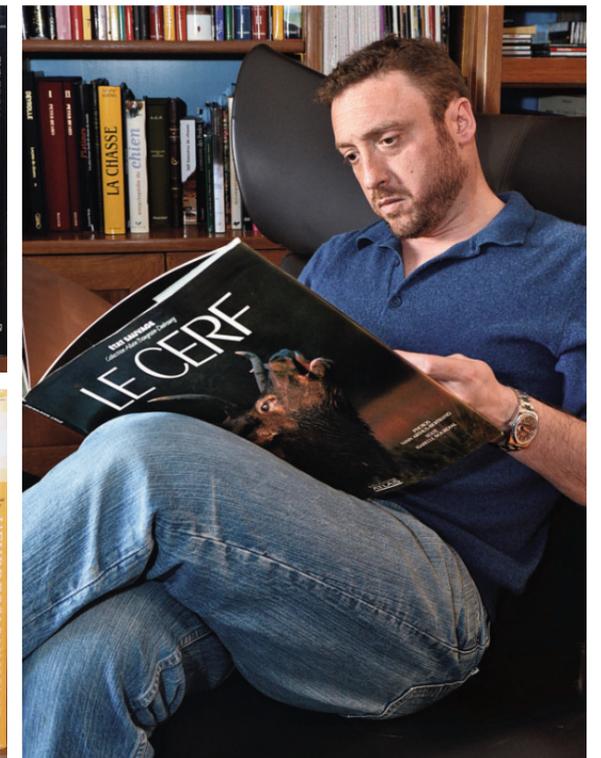
L'équitation commencée à 6 ans sur un barbe, logé dans un des boxes de l'écurie familiale, le familiarise tôt avec le monde animal: « *J'aime les chevaux, les animaux, les chiens. J'adore les observer! Je ne chasse pas à courre, mais essentiellement à tir, même s'il m'arrive de suivre un équipage lorsque je reviens en Normandie.* » S'ensuit alors une douzaine d'années où avec une bande de copains, dont les familles possèdent des propriétés et des territoires avec des paysages divers, cet invétéré nemrod effectue des centaines de kilomètres pour voir un chevreuil, chasser le lapin au furet en Picardie, le grand gibier en Bourgogne ou tirer la perdrix dans les

plaines des Nord - Pas-de-Calais. De son propre aveu, il confesse: « *J'ai chassé comme un fou, en semaine, les week-ends. Je suis le seul de ma fratrie à avoir le virus de la chasse, mais je l'ai profondément ancré en moi!* » Et reconnaît avoir vécu des moments privilégiés en compagnie de gais lurons. Tous ensemble, ils n'hésitent pas à sortir le soir même de leurs journées de chasse afin de danser jusqu'à l'aube, laissant leurs fusils au vestiaire de la boîte de nuit (un mode de fonctionnement totalement impossible de nos jours avec un changement d'époque radical en à peine une génération!) pour se rapprocher d'un autre genre de proies! Certains week-ends, après leur nuit blanche, les joyeux drilles ne se couchent pas et repartent derechef chasser avant de rentrer, exténués, dans la capitale! La déesse Diane qui porte aussi le ravissant prénom d'Artémis, séduit bien des hommes avant de se voir remplacer...

Amaury ne regrette pas les années de sa jeunesse et confie être arrivé maintenant, avec bonheur, à une autre étape de son existence, ainsi que la plupart de ses amis.

« *Nos mariages ont calmé ce rythme. Chacun s'est mis à chasser chez soi. Quant à Patricia, la première année elle m'a suivi, la deuxième année elle restait à Paris pendant que je partais le week-end, et la troisième je n'y allais plus que le samedi... Bref: elle n'apprécie pas du tout la chasse! Attendre des heures derrière un arbre une rencontre avec un cerf ne provoque pas chez elle le même enthousiasme que chez moi.* »

L'étudiant veut bientôt devenir directeur artistique. Il s'inscrit à Pennin ghen, excellente école de graphisme et d'architecture d'intérieur située dans le VI^e arrondissement de Paris, mais la quitte à la fin de la troisième année, sans accomplir l'intégralité du cursus, et n'ob-



tient donc pas son diplôme. « *Je ne bossais pas assez !* » décrète le paresseux d'alors avec franchise. Il intègre ensuite l'ECV (École de communication visuelle), terminée cette fois en deux ans, en 1998. Au cours de son service militaire à Tarbes, parachutiste dans l'artillerie, le conscrit envoie de la caserne, son CV à un grand nombre d'agences de publicité. Son devoir de citoyen effectué – encore un mode de fonctionnement tombé en désuétude ! –, on lui propose un poste de directeur artistique chez Saatchi & Saatchi. Où « *Payé pour vendre des idées !* », le débutant reste jusqu'en 2002 et apprend son métier, essentiellement dans le *print*. Cet intitulé désigne l'ensemble des supports imprimés utilisés en publicité ou dans le marketing : affiches, cartes postales, catalogues, flyers...

Lors de ce job initiateur, alors qu'il parfait son habilité à transposer visuellement ses trouvailles, Amaury part en vacances un mois, seul, à New York retrouver un ami qui y travaille. Pendant ce premier séjour dans Big Apple, « *épous-toufflé* », il ressent un coup au cœur. Une déflagration. Un enchantement. Et tombe amoureux de cette ville la plus créative des États-Unis. Se déclenche en lui une

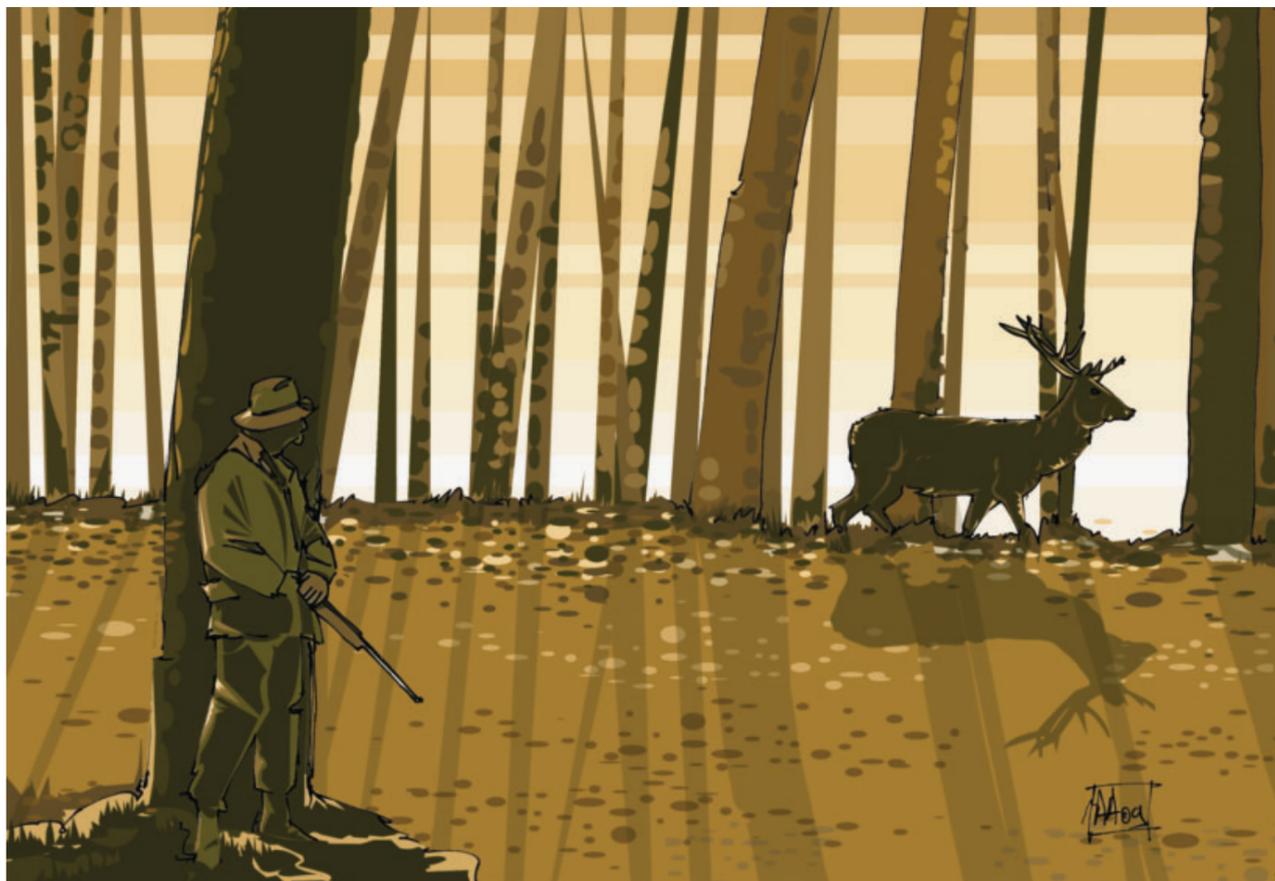
Dans sa bibliothèque, où l'on remarque qu'entre la chasse et les arts aucune frontière n'entrave ses passions. Et page de gauche, une scène de chasse à courre, nouvelle preuve de son talent d'illustrateur.

envie quasi frénétique de la représenter. « *J'ai commencé à dessiner vraiment en 1999, à mon retour de New York. Pour mon plaisir.* »

Pendant quelques années la cité de tous les possibles, l'obsède. Comme une femme ! Alors il la symbolise sous des formes multiples : des toiles, des acryliques, des huiles. De moyens formats. Des grands pour lesquels il marque une prédilection car : « *On rentre vite dedans, même s'ils sont plus difficiles à vendre.* » Le perfectionniste achète de la toile de lin brut au marché Saint-Pierre à Paris qu'il enduit lui-même de gesso afin que le tissu ne boive pas la peinture et construit ses propres châssis dans le garage de son appartement, rue des Marronniers, afin de ne pas incommoder ses voisins par le bruit ou l'odeur. Dans ce lieu improbable mais pratique, il reprend à l'acrylique un de ses premiers dessins de New York en grand format qui trône aujourd'hui sur un mur de Singapour !

Les peintres qu'Amaury admire ? Chuck Close, Walton Ford, Peter Beard, Tamara de Lempicka, Nicolas de Staël. Sur une île déserte, il emporterait un Hopper ou un Klimt ! Il se retrouve tout à fait dans l'état d'esprit de Norman Rockwell où l'image parle d'elle-même. Travailler en musique lui tient compagnie, le choix de ce qu'il écoute dépend de son humeur et insuffle un rythme différent à son pinceau. De Karajan aux Guns N' Roses, ce puriste n'écoute que des vinyles, ce qui lui octroie des pauses pour retourner les faces de ses précieuses gallettes noires, même s'il lui arrive parfois de ne pas s'arrêter tant il se montre absorbé. Interrogé sur sa vision, il fait fusser sa réponse : « *La passion ne suffit pas et le talent n'est rien sans le travail. Le travail apporte les compétences techniques et la passion les sublime. Remettre systématiquement en cause sa création et détruire des jours de travail pour obtenir le résultat souhaité est sans doute la chose la plus douloureuse pour moi.* »

Même si sa main et son crayon demeurent l'essentiel et qu'il se sert des moyens traditionnels, très ancré dans son époque, l'ancien directeur artistique utilise aussi les moyens modernes mis à sa



disposition comme l'infographie avec sa palette et ses logiciels. La typographie occupe une place d'honneur dans son œuvre. Il en possède pas moins d'une cinquantaine enfouies dans sa mémoire, prête à resurgir dès que l'envie lui en prend! Le texte s'avère important pour lui. Imaginatif, il ne s'interdit rien et va où son cœur le porte. De sa période publicitaire, il garde quelques vestiges! Ainsi s'autorise-t-il à dessiner au trait, à scanner puis à coloriser ses illustrations tout en gardant la patte du dessin.

L'harmonie des couleurs demeure au centre de ses préoccupations. Comme cet amoureux de la nature passe beaucoup de temps dehors, elle l'inspire. Ses arbres, ses animaux, ses couchers et levers de soleil modulés par son imagination attirent vivement l'attention. Un tableau entamé, il laisse reposer son œil pour le reprendre un peu plus tard. Ce perfectionniste ne supporte pas la peinture en tubes et préfère partir de boîtes de pigments – certains sont plus volatils que

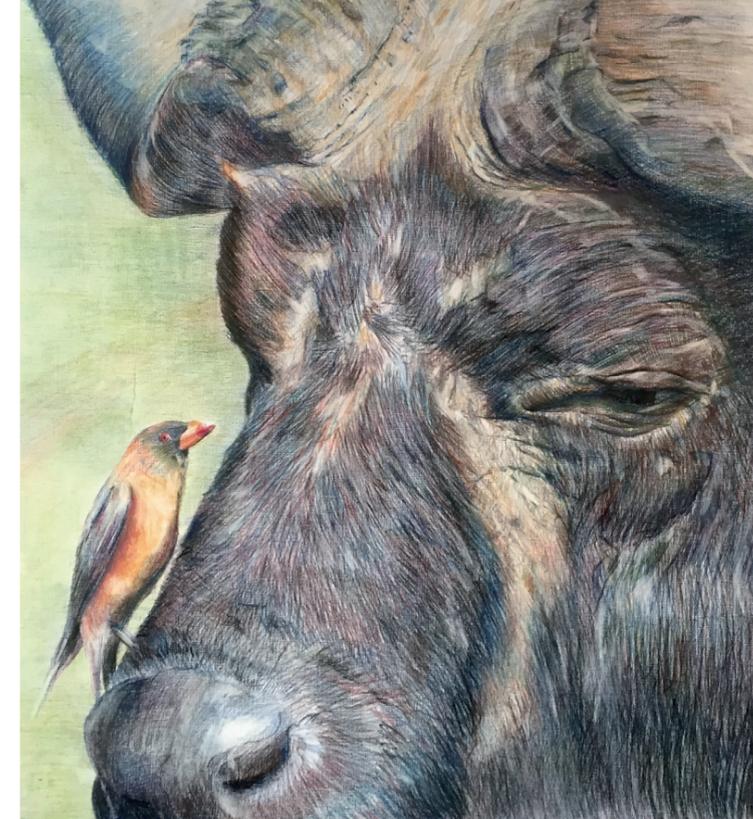
Illustration d'un chasseur préférant au tir la beauté de l'animal. Tamara de Lempicka, Nicolas de Staël, Hopper, Klimt... il se retrouve aussi tout à fait dans l'état d'esprit de Norman Rockwell.

la farine! – pour fabriquer ses propres couleurs. Afin de "se cadrer", l'assidu s'impose des heures quasi bureaucratiques! Mais reprend son travail après le dîner et à minuit, de se forcer à s'arrêter...

Au-delà des sensations qu'elle procure, la chasse permet grâce à une similitude de pensées, des rencontres fructueuses aboutissant parfois sur des projets en commun. Un ami de longue date chez qui notre illustrateur chasse en Sologne, genevois et galeriste, lui propose d'organiser sa première exposition à Paris pour la rentrée. Banco! Nous sommes en 2003, le terrible et dévastateur été de la canicule. « J'ai travaillé comme un forcené tout juillet et tout août! Mes mélanges étaient trop liquides et l'huile sur les toiles ne séchait pas tant la chaleur était intense.

J'ai réalisé des peintures très graphiques, inspirée de NY. Presque toutes se sont vendues le premier soir.

Un armateur français dont la femme voit et admire le travail d'Amaury à la dite expo, effectue une commande ferme. Le défi, cette fois encore avec un gros chrono et une forte pression: décorer l'ensemble d'un navire que l'entrepreneur se fait construire en Corée. Deux mois à nouveau pour réaliser dix-sept toiles énormes avec une seule injonction pour l'illustrateur: créer ce qu'il veut! « Pas si simple, je préfère quelques contraintes! J'ai fourni un travail de damné, jour et nuit, pour arriver à rendre le boulot à temps. La plus grande des toiles devait bien faire 4 ou 5 mètres de long! » Pour tenir compte de la superstition en mer consistant à ne pas accrocher de portraits de femmes qui pourraient tourner la tête des marins, le peintre les évite et se contente d'en effectuer de chanteurs de jazz et d'acteurs. Il ajoute des peintures de chevaux en grand nombre ainsi



Lionnes et éléphant, "la Raison du plus fort", huile sur toile; ci-dessus, "Buffle", pastel sur papier; "Chasse en hiver", autre illustration où l'on retrouve les face-à-face chasseur-animal qui interpellent, font sourire ou détonent.



Amaury d'Andigné
 Taillé pour l'illustration



Un bat-l'eau très stylisé, une patte signée Amaury reconnaissable entre toutes; à droite des crayonnés très enlevés; et, page de droite, autre illustration d'une scène de vénerie doublement insolite de par son lieu de déroulement et l'animal chassé inatteignable.

que des paysages terrestres pour sortir l'équipage de l'univers maritime.

En parallèle, il commence à fréquenter, de manière professionnelle, le milieu des courses hippiques. Ses dessins paraissent régulièrement dans *la Revue du Galop* et *Of Courses*. Mais toujours « pour le plaisir », une notion essentielle à son parcours. Autrement dit : sans monnayer au juste prix ses prestations. Il ne se sent pas encore prêt à commercialiser à plein temps son talent et à se consacrer entièrement à lui. L'idée trace cependant son chemin. Mûrit peu à peu. Une nouvelle exposition de ses œuvres – des crayons et des encres tous vendus – a lieu à Vincennes en 2004, au moment

du Prix d'Amérique, dans le salon des propriétaires qu'il portait ainsi que leurs chevaux : « C'est là que j'ai appris qu'attraper un cheval est assez difficile. Ils sont réellement similaires à l'être humain dans le sens où ils ont chacun leurs propres caractères. Un propriétaire reconnaîtra immédiatement son cheval. Une erreur dans le regard et c'est foutu ! »

Avant de changer d'agence pour intégrer la filiale marketing de Bates, notre artiste-illustrateur-voyageur part trois mois en Asie, sac à dos. Séoul, Pékin, Shanghai, Macao, Hong Kong inscrivent leurs lumières et leurs formes sur sa rétine et en son esprit. Ses dessins se multiplient, mais il n'envisage plus d'expositions ni

de ventes à cette époque. Les années passent. Un beau jour le directeur artistique devenu senior, malgré ses bonnes relations avec son agence, décide de la quitter afin d'assurer des missions en free-lance et de continuer à dessiner.

Le passage dans l'immobilier, lui aussi négocié en plein accord avec son épouse, vraie césure dans son cursus, amène enfin aujourd'hui Amaury d'Andigné à retourner à ses premières amours et à se dédier entièrement à sa passion pour la plus grande satisfaction de ses admirateurs et des futurs acheteurs. De nos lecteurs aussi car, dorénavant, vous découvrirez une illustration de lui dans chaque *Jours de Chasse* et *Jours de Cheval*! ♦

